

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 36 (1898)
Heft: 26

Artikel: Coumeint on pâyè on n'écot
Autor: C.T.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-196966>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Les longs nez ont du bon quelquefois...

Avoir le nez long et l'intelligence courte, ce n'est pas un grand avantage; mais avoir le nez long et l'intelligence étendue, c'est incontestablement un grand avantage pour celui qui sait en tirer parti. Le célèbre compositeur Mozart l'a prouvé d'une manière irrévocable.

Les souvenirs d'un musicien racontent une jolie anecdote qui met en évidence cette vérité. Mozart et Haydn, tous les deux résidant à Vienne, se trouvaient un jour réunis, à la même table; ils avaient été invités par le comte Esterhazy, qui se faisait une gloire de passer pour un protecteur des beaux-arts. Mozart, un joyeux compagnon, qui aimait beaucoup le champagne et qui ne dédaignait pas non plus le Madère, dit tout à coup à Haydn: « Je parie six bouteilles de champagne de composer à l'instant même un morceau de musique que vous, le grand pianiste, ne serez pas capable de jouer à première vue. »

« J'accepte le pari, » répondit Haydn en souriant. Aussitôt Mozart prit une feuille de papier et un crayon et y jeta rapidement quelques notes de musique. Ensuite il la présenta à Haydn et lui dit: « Jouez! »

Haydn jeta un coup d'œil sur le papier, et surpris de la facilité du prélude, il s'écria en se mettant au piano: « Mozart a de l'argent de trop, il veut à toute force payer du champagne! » Mais après avoir joué le prélude, l'artiste célèbre s'arrête tout à coup et s'écrie: « Comment voulez-vous que j'exécute quelque chose de matériellement impossible? Mes deux mains sont renvoyées aux deux extrémités du clavier, et en même temps la composition me prescrit de jouer une note du milieu! »

— « Cela vous embarrassera? fit Mozart en souriant, eh bien! regardez! Voilà comment on s'y prend: » Et en disant cela, Mozart prend la place de Haydn, joue le prélude, et arrivé au passage critique, il exécute la note prescrite en se servant du bout de son nez. Le comte Esterhazy et toutes les personnes présentes à cette scène comique partent d'un grand éclat de rire, et, pour consoler Haydn désappointé, le comte lui-même prit le pari, en faisant servir immédiatement une douzaine de bouteilles remplies du jus divin, objet des convoitises du célèbre Mozart.

Verte réprimande.

Les Ecossais, paraît-il, s'adonnent facilement à l'ivrognerie, et cet état de choses était bien plus déplorable encore il y a trente ou quarante ans, témoins les sociétés de tempérance que les philanthropes s'efforcèrent d'organiser dans ce pays. La religion s'en mêla, le culte de l'eau claire fut décreté, les femmes se mirent de la partie, et l'opinion, plus forte que les lois, opprimea bientôt la liberté.

« Mes frères, disait un jour un ministre à ses paroissiens, vos excès ne sont plus tolérables. Habitez-vous, quelque chose que vous fassiez, à le faire avec modération, et surtout soyez sobres de liqueurs fortes.

» En vous levant, vous pouvez prendre un petit verre pour vous fortifier l'estomac, un autre avant le déjeuner, et, à la rigueur, un après; mais ne soyez pas constamment à boire.

» Si vous sortez, le matin, vous pouvez prendre un petit verre à cause du brouillard; peut-être un autre avant le dîner, ce qui n'a rien de condamnable en soi; mais qu'on ne vous voie pas constamment la bouteille à la main.

» Personne ne trouvera mauvais que vous preniez un petit verre au dessert, un autre quand on desservira la table, à la santé de vos amis. Tout cela est raisonnable! il en est même qui, pour se tenir éveillés dans l'après-midi et se donner du cœur au travail, ont besoin d'un verre ou de deux; mais ce qui est

honteux, c'est de se vautrer dans la boisson.

» Quand la journée est finie, c'est différent: on peut se délasser, prendre un verre avant le souper, un verre ensuite. Après le thé, un verre n'est certes pas de trop.

» Enfin, comme on ne peut pas se défaire tout à coup d'une longue habitude, j'admettrai, si vous le voulez, un verre avant le coucher, et la nuit, si l'on se réveille, un verre ou deux, pour se rendormir; mais, du moins, mes chers frères, tenez-vous-en là, autrement vous franchirez les bornes de la modération. »

Coumeint on pâyè on n'écot.

Quand on va pè lo cabaret dâi Trai-bocans àobin pè la pinta à Dsozon, on vâi cllioulâ contre le mourets dâi pancartès io y'a on pâo que tsanté aguelhi su on bosset et drâi dezo lo l'égrefasse, l'ai a marquâ ein grossès lettrels:

Quand le coq chantera,
Crédit on sera.

Et dè bio savâi que nion n'outjamé tsanta cé pâo; et tsi Dsozon, l'ai a: « Aujourd'hui point de crédit, demain: oui! que ma fai cein est dâi totès bounès réceptès po le pintiers que voliont sè dépouèsenâ dè cllião soiffe que vignont bâire à crédit, kâ alla lâi quand vo voudrài, se Dsozon vo montrâ sa pancarta, po lo crédit, l'est adé déman et pas mèche d'avâpi on verro dè mame sein la mounouïa.

Cllião pancartès sont don fêtés espret po cllião z'espécès d'estaffiés qu'ont soveint lâo porta-mounâ garni dè tâiles d'aragnès et qu'ont tot parai adé on gran dè sau que fusé pè la dierdieta; adon, coumeint cllião lulus ne sè tsailloint pas d'allâ sé dessâti ào borné ào bin à la cassa, vont tot dè mimo s'einfattâ pè la pinta et démandont, sai dè la goutte, sai on demi-litro, mâ les chameaux ne diot pas d'avance, quand on lâo z'apportâ le liquido, que l'ont lo bosson vouaisu; sè dépatson vito dè bâire et quand tot est reduit, font ào pintie: « Té payére cein déman », àobin oquîci dinse et la maiâ dâo temps ne remettont pas lè pi tsi cé io l'ont bu dinse à pouffe. Et vont reférâ cé commerço lo leindéman dein on n'autra pinta et ne botson pas tant que y'aussé on carbatier que lè remettâ à l'odre.

Pu y'ein a assebin dè cllião que font état d'avâi àobliâ lâo porta-mounâ, quand s'agit d'payi et dâi z'autro que s'êveillent quand lo carbatier décheint à la cava po queri 'na botollie et décampont à la couâtié sein tambou ni trompette et quand lo carbatier revint l'ozé est dza allâ dein on autre pinta recoumeinci cé manédo. Mâ, quand l'est bon l'est prâo et à la fin, lè carbatier cognâissoint prâo cllião lulus.

Trégnolon étaï on gaillâ dè cllião sorta et l'a-vâi on toupet dâo dianstre po allâ bairè dinse sein lo sou.

L'avâi dza einbéguiâ dou trâi iadzo lo novè pintier dè la maison dè Coumouna et l'ai devessai on part dè francs dè liquido. On iadzo que l'ai étaï returnâ bâire, lo pintie que sè démauflâvè dè li, lo laissé tot parai fini son demi-litro, mâ lo surveillivè po pas que poussé felâ ein catson, et quand Frégnolon eut reduit lo demi-litro, lo carbatier l'ai fe:

— Ora, payi-mé!

— Oh! n'é rein avoué mè, vo payére cein déman, l'ai detse Fregnolon.

— Ah! l'est dinse! fa l'autro, et bin teni! adon lo pintier l'ai raminè on part dè motchès que lo pourro coo sè dépat's dè s'einsauvâ dâo cabaret ein bordeneint.

Cauquies dzo après, m'einlénvino se mon gaillâ ne returnâ pas à la pinta dè Coumouna et quand lo carbatier lo ve eintrâ, l'ai dese:

— Vegni-vo bâire on demi-litro, coumeint l'autro dzo?

— Na, vigno po lo vo payi; et dierro cein coté-te?

— Vo sédès prâo: quaranta centimes!

— Oi, mâ cein m'a cotâ assebin on part dè motchès. Et bin, vouaiquelè quaranta centimes po lo demi-litro et quand âi motchès, lè vouaique assebin. Et Fregnolon, ein deseint cein administrâ ào pintie on part dè pétâ su lè djoutès, que lo sang l'ai picilié pè lo naz, et quand sè fut remet on bocon, l'autre étaï dza via, kâ sè peinsavé que n'yavâi pas fauta qu'on l'ai reindè su sa mounia.

C. T.

Une main.

Après avoir passé deux jours dans la ville du Havre, je revenais paisiblement à Paris. Les maisons de Françoise-Ville, mêlées aux mâts des navires, ont déjà disparu. De même à son tour disparaît ce beau clocher d'Harsleur,

Debout pour nous apprendre
Que l'Anglais l'a bâti, mais n'a pu le défendre,
ainsi que l'a si historiquement et si richement rimé
l'auteur de la *Parisienne*, cette *Marseillaise*
bourgeoise, Casimir Delavigne, enfin, Bolbec est
dépassé. Le train arrive à la station d'Yvetot, où
il s'arrête un instant.

Debout à la portière, je considérais avec un certain attendrissement le royaume de ce bon petit monarque à bonnet de coton, qu'en imagination je voyais parcourir les prés sur la pacifique monture... lorsque je fus interpellé soudain par une voix bien connue, et rejoint par un ami. Ce dernier — permettez-moi de vous le présenter sous le nom de Gaston — revenait d'une campagne artistique en Normandie. Il convient de dire que mon ami est peintre de vocation, blond de cheveux et fantasque de caractère... comme vous l'allez voir du reste.

Après nous être mutuellement mis au courant de ce qui pouvait nous intéresser, la conversation, interrompue par le tunnel qui passe sous le cimetière St-Gervais, puis par l'arrêt à la gare de Rouen, la vieille capitale de Rollon, la conversation, dis-je, finit par languir... et s'éteindre. Bien longtemps, chacun étant absorbé par ses rêveries, nous restâmes ainsi silencieux. Le train roula toujours. Pourtant, étonné moi-même d'un silence aussi prolongé, je finis par secouer ma torpeur et j'interpellai mon ami:

— Gaston! à quoi songes-tu donc? que regardes-tu ainsi?

En effet, mon ami offrait un singulier aspect: il examinait devant lui, avec une attention dévorante, un objet qui, d'après la direction de ses regards, devait se trouver à peu près au-dessus de ma tête. J'oubiais de vous dire que nous étions en troisième classe, dans un wagon dont les compartiments n'étaient séparés les uns des autres que par une cloison haute d'environ quatre à cinq pieds, c'est-à-dire s'élevant à mi-hauteur du wagon, ou quelque chose de plus. N'obtenant aucune réponse de Gaston, je me retourna tout en levant la tête, et j'aperçus... une main! une simple main ouverte et détendue, probablement celle d'une personne endormie dans le compartiment voisin...

J'allais tirer de sa rêverie mon ami, lorsqu'il s'agita, et, comme si mes paroles eussent mis ce temps à pénétrer l'épaisseur de sa contemplation et à se formuler avec leur sens précis, il me répondit, en se penchant mystérieusement vers moi:

— Ce que je regarde?... Mais c'est cette main divine! A quoi je songe?... Mais c'est à en devenir éperdument amoureux!... et c'est ce que je suis en train de faire.

A ces mots bizarre, je fis un haut-le-corps — pour la forme, car, au fond, rien ne m'étonne — et je dis à Gaston:

— Amoureux!... Es-tu fou?... Pardon le plénasme!... ajoutai-je vivement.

— Oui, mon ami, reprit Gaston d'une voix étouffée à dessein: cette main ne peut appartenir qu'à cette créature idéale que je cherche en vain depuis l'âge d'amour: ce doit être la main d'une jeune fille brune, au teint mat, aux yeux voluptueux...

— Et tu vas t'en assurer?... dis-je en souriant et en faisant mine de me lever.

— Non! jamais! riposta mon étrange ami, en tenant mon élan commencé. Je veux seulement admirer de plus près (et il vint prendre place à mes côtés), d'autant plus que la nuit va bientôt venir. Je te défends de me parler d'elle, si tu l'as vue...

Gaston était parfaitement sérieux. Il fixait ses re-